

David Garcia

Une année comme
une autre



David Garcia

Une année
comme une autre

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47371-4

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Je ne dédie ce livre à personne en particulier.

EXTRAIT

*Pas plus que je ne vous servirai, en exergue,
une ou deux de ces incontournables citations
plus ou moins obscures ou exotiques, censées
donner de la profondeur à l'ouvrage. Entre
nous, si on restait simple ?*

Il m'arrive quelquefois de pisser de l'encre comme on crache son venin. D'autres fois, je restitue des choses mal digérées comme on vomit son quatre heures. Non, je ne suis pas toujours satisfait de ma vie. Oui, c'est sans doute pour ça que je me suis mis à écrire.

Ces pages ont été pondues d'une traite. Au jour le jour, selon mon humeur du moment. Sans repentir et sans rien supprimer, à part quelques corrections de syntaxe pour enlever des lourdeurs, des redondances. Mais c'est tout. C'est du brut, des pages que je vous livre telles quelles, des plus innocentes aux plus méchantes, des plus délirantes aux plus désespérées. Je n'ai pas voulu les passer au crible de la retenue, au polissoir de la pertinence. C'est un peu comme si je m'étais tenu à moi-même des propos de comptoir. Aussi il a dû s'y glisser pas mal d'inepties, de choses injustes, d'autres inexactes, et même quelques énormités. D'avance je les assume complètement si d'aventure mon propos arrivait à franchir le sas de l'édition. Et, puisque vous êtes en train de lire ces lignes, il faut croire que c'est chose faite.

Ami lecteur, amie lectrice, je te salue.

L'homme 42

Quand j'étais enfant, peut-être vers ma septième année – je me rappelle que je savais déjà lire –, je voyais souvent, surtout les nuits où j'avais du mal à m'endormir, l'homme 42. Je fixais le plafond au-dessus de mon lit et je voyais peu à peu se former des sortes de sphères plus ou moins grosses, certaines de la taille d'une orange, d'autres énormes comme des citernes. Curieusement, ces dernières me paraissaient très légères, telles des bulles de savon, et les petites semblaient au contraire beaucoup plus lourdes, comme faites d'un métal inconnu, d'une incroyable densité. Aussitôt je sentais dans ma bouche une distorsion pâteuse. J'avais la sensation que mes mâchoires se dilataient, s'ouvraient démesurément comme chez ces serpents qui avalent d'énormes proies. Puis, peu à peu les sphères entamaient une sorte de danse lente. Le contraste de poids entre les grosses et les petites, en même temps que la différence de taille, m'entraînaient bientôt dans une transe accompagnée d'un creux à l'estomac, comme quand on a le mal de mer. Cette houle hypnotique faisait surgir telle une voile sur l'océan un grand

losange vertical qui à son tour se mettait à osciller d'avant en arrière sur son axe horizontal.

J'étais quelquefois au bord de la nausée, et je me retenais pour ne pas aller vomir dans les toilettes. Mais je crois bien que j'aurais été incapable de me lever à ce moment-là. Au bout de quelques instants ce drôle de vertige finissait par s'atténuer. Je savais alors que l'homme 42 n'allait pas tarder à me rendre visite. Les sphères laissaient peu à peu apparaître le plafond lisse au-dessus de moi. Lisse, il ne le restait pas longtemps, car une boursoufflure se formait bientôt à la verticale de ma tête. Et je voyais un visage, comme un passe-muraille, percer le plafond et descendre peu à peu vers moi en me fixant d'un regard attentif.

Ce n'était pas du tout un cauchemar effrayant. Le visage, calme et bienveillant, était celui d'un homme adulte. Dans mon évaluation d'enfant je lui donnais environ quarante-deux ans. J'avais fini par l'appeler « l'homme 42 ». Il venait me rendre visite dans mes moments d'angoisse ou de tristesse. Il approchait son visage tout près du mien et me regardait tranquillement jusqu'à ce que je finisse par m'endormir. Je crois qu'il ne me parlait jamais, ce n'était pas nécessaire. Au bout de toutes ces années je ne me rappelle plus si je ne voyais que son visage descendant jusqu'au mien en flottant dans l'espace de la chambre ou bien si son corps suivait. Mais j'ai le souvenir d'un homme serein et attentif, avec des cheveux noirs lissés en arrière, à la mode des acteurs des années trente ou quarante. Une sorte de James Stewart dans un film de Capra. Ou de danseur de tango. Je ne me rappelle pas non plus si je voyais la scène une fois que j'avais les yeux fermés ou en les gardant grands ouverts.

J'ai ensuite oublié l'homme 42 pendant des années. IL y a deux ans, en fouillant dans mes souvenirs d'enfance au moment où j'écrivais « les ploucs de la galaxie », il m'est revenu. Plus de cinquante ans plus tard. A-t-il été pour moi une sorte d'ange gardien ? Est-ce moi qui l'ai oublié ou bien c'est lui qui m'a perdu de vue ?

EXTRAIT

Voici donc la première page de la suite de ma chronique, qui ressemble à tout, qui ressemble à rien. Peut-être suis-je en train d'inventer un nouveau genre, situé quelque part entre les *Pensées* de Pascal et les propos de bistrot. Ce qui laisse une certaine marge de manœuvre à l'intérieur de laquelle je fais mes créneaux, mes marches-arrière, mes démarrages fulgurants.

Je me relance à nouveau, sans filet, sans plan préconçu. Et j'en serais bien incapable, de préconcevoir un plan quelconque. Mon côté dilettante et nonchalant me l'interdirait, d'ailleurs. Comme la parution de mon précédent et tout premier livre (que cette idée est exaltante) doit avoir lieu en février-mars 2010, et que nous sommes à la veille de Noël 2009, tu pourrais bien suivre le cours des événements, ami lecteur, amie lectrice, en temps réel durant la rédaction de ce modeste deuxième livre. Où je ne sais absolument pas ce qui va se passer. Encore moins comment il va s'appeler, s'il s'appelle un jour. Voyez l'auteur en plein effort, à vif, en direct. Jour après jour, page après page. Je vous ouvre la porte de ma cuisine, à la table de laquelle je gratte du papier à cinq

heures du matin les nuits où je dors mal, et elles sont nombreuses.

L'essentiel de ma vie terrestre se passe là, dans mon triangle d'or à moi, dans ce petit coin de Nièvre entre Cosne-sur-Loire, Donzy et la Charité-sur-Loire. Au milieu, légèrement excentré, le Val-de-Bargis où je vis, dans une vieille maison de campagne que nous nous efforçons plus ou moins de retaper, Marie et moi, depuis une quinzaine d'années. Je sens qu'elle ne sera jamais vraiment finie, et c'est très bien ainsi. Et puis, c'est finalement assez fatigant, tous ces produits finis. Nous laisserons à nos deux enfants, Diego et Coline, un lieu en évolution constante, en devenir. En ce qui serait bien, en ce qui aurait pu être. Comme une vie, en somme. Jour après jour. Tiens, ça ferait un joli titre, *Jour après jour*. C'est assez poétique, tout en restant vague à souhait. Ça n'engage à rien, ça ne dit pas son nom, mais ça termine quand même. Allez, on le garde sous le coude, en attendant.

A l'intérieur de ce premier triangle d'or, à l'instar des poupées russes, il y a un deuxième triangle plus petit encore, qui s'étend depuis la table de la cuisine jusqu'à mon atelier de peintre à l'étage, et redescend jusqu'à son troisième sommet, je veux dire mon lit où, dans mes heures de nuit en pointillé s'élaborent mes pensées les plus intimes et les plus improbables. Là, le temps s'arrête et s'abolit. Il tourne en rond, comme dans le tambour d'une machine à laver, remue mes angoisses les plus métaphysiques en même temps que mes soucis les plus quotidiens : où va l'humanité, le sommet de Copenhague qui a lieu ces jours-ci va-t-il accoucher d'une énième souris, une énième déclaration solennelle où on nous dira qu'il est urgent d'attendre, est-ce que je dois aller jusqu'à Donzy faire

le plein d'essence avant la neige annoncée pour cet après-midi, j'espère que la chaudière ne va pas nous lâcher en plein week-end par ce froid qui pèle, si je faisais des lentilles à midi... La vie, quoi.

Ainsi, deux années se sont écoulées depuis qu'un soir, en passant devant « l'espace lecture » du supermarché, et voyant les énormes tirages de quelques cadors des lettres, j'ai cru bon de me lancer dans la rédaction nocturne d'un obscur manuscrit afin d'étoffer un peu la misérable retraite à laquelle me destine mon métier de peintre paysagiste-bocager. Vous voyez, j'annonçais la couleur dès le début : ce n'était pas pour la gloire désintéressée que j'abordais très naïvement cet exercice ardu, mais bien dans l'espoir vague, bien qu'opiniâtre, qu'en m'aidant moi-même le ciel finirait par m'aider. Un peu comme on décide un beau jour d'aller vendre des encyclopédies ou des produits de beauté en faisant du porte-à-porte, comme n'importe quel père de famille face à une situation de crise.

Entre temps, la dite crise, qui ne faisait que commencer, s'est installée pour de bon. Pas mal de choses que je presentais alors se sont hélas confirmées. Pas besoin d'être devin, ni même futurologue. Il suffisait d'écouter les informations, de lire un journal de temps en temps. Les mots que tel ou telle ministre refusait alors d'entendre, encore moins de prononcer, ne sont plus tabous aujourd'hui. Crise il y a, nous n'en sortirons pas en un claquement de doigts. Vous verrez que d'ici peu on parlera même de la crise d'un système. Ça fait très bien, ça, crise d'un système. Très sérieux. Il faudra peut-être attendre mon troisième, ou même mon quatrième manuscrit pour envisager un changement d'orientation planétaire. Au

rythme où je travaille ce n'est donc pas pour tout de suite. Aussi préparons-nous avec courage et philosophie à des temps quelque peu troublés et laborieux. Voilà, une fois que c'est dit, ça va mieux. On ne va pas y revenir à chaque page.

EXTRAIT

L'hiver

Mercredi 15 décembre 2009. Action. Moteur. Ça tourne. La scène se passe devant la caisse de la supérette de Donzy. La caissière, une fille blonde dans la petite cinquantaine, le visage agréable et expressif, décode les codes-barres avec son appareil à décoder. Comme j'ai deux gros packs de lait dans le caddie, et un peu mal à l'épaule, je lui demande si elle veut bien que je les laisse où ils sont. Aimable, elle se penche par-dessus le tapis caoutchouté pour les enregistrer avec son appareil à tiiiiit ! « Attention, me dit-elle ce faisant, que je ne vous enregistre pas, vous aussi. D'ailleurs, je ne sais pas où se trouve votre code-barres. » Elle est gentiment coquine, cette blonde caissière. Une réplique quelque peu olé-olé effleure un instant mon esprit. Mais comme je suis avec Coline, ma fille, je la réprime, en bon père de famille. Et je me contente de lui dire, faussement modeste : « Oh, vous savez, je ne suis qu'une petite chose dégriffée. Je ne vau pas bien cher ». Entre nous, très franchement, je n'ai pas de moi-même une opinion aussi résignée. Je trouve généralement les profils bas un peu douteux, d'ailleurs. Toujours est-il

qu'à ma grande surprise, au lieu d'en sourire et d'en rajouter une couche, chose dont elle est assez coutumière, elle m'a regardé presque gravement et, hochant la tête tout en pesant le sachet de navets, elle me lance : « Oh, ne dites pas ça. On vaut toujours quelque chose dans le cœur de quelqu'un. » Et de me gratifier d'un gentil sourire encourageant.

« Quoi, me suis-dit en moi-même. Mais ce n'était qu'une boutade de ma part. Aurais-je donc l'air si à plaindre, si misérable, moi qui me crois somme toute plutôt privilégié dans ma vie affective et même, malgré la crise, dans ma vie professionnelle ? Bon un peu de surmenage, peut-être. Des soucis de chaudière, d'accord. Le sommet de Copenhague, certes. Ne pas oublier d'acheter du tabac en rentrant. De faire le plein d'essence, aussi. Tout ça est vrai. Mais quand même. A ce point-là... »

J'ai penché la tête sur mon épaule en regardant fixement le tapis caoutchouté, puis j'ai très légèrement et très hypocritement opiné du chef pour lui laisser entendre que j'appréciais sa sollicitude, avant de lui souhaiter une bonne journée. Ensuite j'ai poussé mon chariot jusqu'à la deux-chevaux en tenant ma fille par la main et en me demandant où j'en étais vraiment de ma vie.

Jeudi 16 décembre. Mon père est mort il y a un peu plus d'un an, au mois d'août 2008. Il avait 95 ans passés. Il nous a quittés peu de temps après que j'aie fini *Les ploucs de la galaxie*, où je parlais de lui en évoquant nos années d'enfance puis d'adolescence. A Madrid, il chassait le rat à grands coups de gourdin dans notre modeste logis d'alors. Plus tard, lors de notre arrivée à Paris, il ouvrait en pleine nuit la